

N'a-t-on point de présent à faire  
Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère  
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère  
A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,  
Doit commencer à vous déplaire.  
Je finis. Punissez de mort  
Une plante un peu trop sincère.  
A ces mots, il se couche, et chacun étonné  
Admire le grand cœtir, le bon sens, l'éloquence  
Du sauvage ainsi prosterné.  
On le créa patrice, et ce fut la vengeance  
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit  
D'autres préteurs ; et par écrit  
Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,  
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.  
On ne sut pas long-temps à Rome  
Cette éloquence entretenir.

FABLE VIII.  
LE DUC DE BOURGOGNE.  
Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantait.  
Passé encor de bâtir, mais planter à cet âge  
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage  
Assurément il radotait.  
Car, au nom des dieux, je vous prie  
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?  
Autant qu'un patriarcat il vous faudrait vieillir.  
A quoi bon charger votre vie  
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?  
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;  
Quittez le long espoir et les vastes pensées.  
Tout cela ne convient qu'à nous.  
Il ne convient pas à vous-mêmes,  
Repartit le vieillard. Tout établissement  
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes  
De vos jours et des miens se joue également.  
Nos termes sont pareils par leur courte durée ;  
Qui de nous des elarités de la nuit azurée  
Doit jouir de dernier ? Est-il aucun moment  
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?  
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

\* C'est-à-dire, on le fit noble ou patricien ; car la dignité de patrice est postérieure à Mars-Aurèle et fut créée par Constantin. Mais on trouve dans Suetone le mot *patricianus*.  
\* Selon un très-habile grammairien et savant helléniste, cet emploi du *si* n'est pas régulier, et il ne se construit qu'en rapport avec un nom de personne. (Voyez l'édition 1822, in-8°, du *Télémaque*, publiée par Lefèvre, t. I, p. 99.) Je doute de l'exactitude de cette remarque. Le vieux Nicot, dans son dictionnaire, p. 346, dit : « Il est non-seulement pronom démonstratif, mais aussi une partie explicative du discours ; et l'on dit il est ainsi, pour cela est ainsi. » L'annotateur du *Télémaque* cite lui-même plusieurs exemples semblables à celui de la Fontaine, dans Corneille, Fénelon, Huët et Marmontel.

Eh bien ! défendez-vous au sage  
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?  
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui ?  
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;  
Je puis enfin compter l'aurore  
Plus d'une fois sur vos tombeaux.  
Le vieillard eut raison, l'un des trois jouvenceaux  
Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;  
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,  
Dans les emplois de Mars servant la république,  
Par un coup imprévu vit ses jours emportés.  
Le troisième tomba d'un arbre  
Que lui-même il voulait enter ;  
Et, pleuré du vieillard, il grava sur leur marbre  
Ce que je viens de raconter.

FABLE IX.  
Les Souris et le Chat-Huant.  
Il ne faut jamais dire aux gens :

Écoutez un bon mot, oyez ? une merveille.  
Savez-vous si les écoutants  
En feront une estime à la vôtre pareille ?  
Voici pourtant un cas qui peut être excepté ;  
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable.  
Il a l'air et les traits, encor que véritable.  
On abattit un pin pour son antiquité  
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite  
De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.  
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,  
Logeaient, entre autres habitants  
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.  
L'oiseau les nourrit sans parmi des tas de blé,  
Et de son bec avait leur troupeau inutile.  
Cet oiseau raisonnait, il faut qu'on le confesse.

En son temps, aux souris le compagnon chassa :  
Les premières qu'il prit du logis échappées  
Pour y remédier, le drôle estropia  
Tout ce qu'il prit ensuite, et leurs jambes coupées  
Firent qu'il les mangeait à sa commodité  
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre  
Tout manger à la fois, l'impossibilité  
S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé  
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre  
Elle allait jusqu'à leur porter  
Vivres et grains pour subsister.  
Puis, qu'un cartésien s'obstine

\* Tourneure elliptique, pour dire, *ils furent pleurés du vieillard, et il grava, etc.*  
\* Écoutez.  
\* Atropos était considérée comme la plus féroce des trois Parques ; et la rencontre d'une chouette et d'un hibou était d'un augure sinistre.

A traiter ce hibou de montre et de machine !  
Quel ressort lui pouvait donner  
Le conseil de tronquer un peuple mis en nue ?  
Si ce n'est pas là raisonneur,  
La raison m'est chose inconnue,  
Voyez que d'arguments il fit !  
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit,  
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe,  
Tout ! il est impossible. Et puis, pour le besoin  
N'en dois-je point garder ? Donc il faut avoir soin  
De le nourrir sans qu'il s'échappe.  
Mais comment ? Otions-lui les pieds. Or, trouvez-moi  
Chose par les humains à sa fin mieux conduite !  
Quel autre art de penser ? Aristote et sa suite  
Enseignent-ils, par votre foi ?

Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

EPILOGUE.

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure  
Traduisait en langue des dieux  
Tout ce que disent sous les cieux  
Tant d'être empruntants, la voix de la nature  
Truchement de peuples divers  
Je le faisais servir d'acteurs en mon ouvrage  
Car tout parle dans l'univers ;  
Il n'est rien qui n'ait son langage.  
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers  
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,  
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,  
J'ai du moins ouvert le chemin.

\* C'est-à-dire renfermé pour être engrais. Le mot *muë* servait à désigner une grande cage pour engraisser les volailles. La même expression se retrouve dans le conte, ayant pour titre *Richard Minutolo*.  
\* La Fontaine fait ici allusion à *l'Art de penser*, composé par MM. de Port-Royal, Nicole et Arnauld.  
\* Il y a lieu de présumer que ce fait a été ou mal observé, ou exagéré. Voyez à ce sujet *l'Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, in-8°, 2<sup>e</sup> édit., p. 279.  
\* Cet épilogue termina pendant longtemps le recueil entier des fables de notre poète. Ce ne fut que quinze ans après sa première publication, et en 1693, qu'il donna sa dernière et cinquième partie, dont depuis on a formé le douzième livre de ses fables.  
\* VAR. Dans les éditions modernes, *empruntant* ; mais cette règle de l'indéclinabilité du participe, aujourd'hui invariable, n'existait pas lorsque la Fontaine écrivait ses fables, ou plutôt l'usage contraire prévalait.  
\* Nul ne sera tenté de contester la louange que se donne ici notre fabuliste ; personne n'avait gardé la mémoire de Marie de

D'autres pourront y mettre une dernière main  
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise ;  
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise,  
Sous ces inventions il faut l'envelopper  
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper  
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,  
Louis dompte l'Europe, et d'une main puissante,  
Il conduit à leur fin les plus nobles projets,  
Qu'ait jamais formés un monarque.  
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets  
Vainqueurs du temps et de la Parque.

LIVRE DOUZIÈME.

A MONSEIGNEUR  
FABLE VIII.  
LE DUC DE BOURGOGNE.

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela, joint au devoir de vous obéir, et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles, aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et qui vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, nous avons en vous un patron et un modèle. En France, de Philibert Hégaumont, d'Etienne Perrot, de Guillaume de Saint-Didier, de Jean Bandonin, de Jean Nostradamus, de Gilles Corrozet, de Pierre Millot, de Guillaume Haudent, de Julien ; qui chez les modernes avaient composé des fables, ou traduit celles d'Esopé avant la Fontaine.

Après des campagnes brillantes, Louis XIV avait dicté à Nimègue les conditions de la paix auxquelles l'Europe se soumit ; et ce fut l'année d'après qui suivit la publication de cette quatrième partie des fables de notre poète, c'est-à-dire en 1680, que les étrangers eux-mêmes commencèrent à donner à Louis XIV le surnom de GRAND.  
\* Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et d'Anne de Fénélon, naquit à Versailles, le 6 août 1682, et mourut le 18 février 1712. Il avait douze ans lorsque la Fontaine, dont il goûtait les productions, et dont il fut le bienfaiteur, lui dédia ce dernier livre de ses fables. Voyez à ce sujet *l'Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, 2<sup>e</sup> édit., p. 525 et 568.  
\* Ceci n'était point une exagération ni une flatterie : à onze ans le duc de Bourgogne avait lu Tite-Live tout entier en latin ; il avait traduit les *Commentaires de César*, et commencé une traduction de Tacite.  
\* On voit par ces mots que la Fontaine présenta au jeune prince un exemplaire de ses fables.

Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se ren-  
contrent toutes dans les présents que vous a faits la na-  
ture ; et dans cette science de bien juger les ouvrages de  
l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes  
les règles qui y conviennent. Les fables d'Esop sont une  
ample matière pour ces talents ; elles embrassent toutes  
sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont  
proprement une manière d'histoire où on ne flatte per-  
sonne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces  
sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans  
mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus :  
vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer.  
Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poë-  
tes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en  
bons politiques et en bons généraux d'armée ; et vous vous  
tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite  
des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être to-  
moin \*. Il faut que je me contente de travailler sous vos  
ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une ima-  
gination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez  
quelque fable, je la tracerai dans ce fond-là. Je voudrais  
bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du mo-  
narque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et  
de nations, et qui rend toutes les parties du monde atten-  
tives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui sem-  
ble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec  
toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis.  
Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des  
bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait  
dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il  
va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres  
de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre  
qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres \*. Ce sont  
des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meil-  
leurs plumes que la mienne, et suis avec un profond res-  
pect,

MONSIEUR, votre très-humble, très-obéissant,  
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

FABLE PREMIERE.

Les Compagnons d'Ulysse.

MONSIEUR LE DUC DE BOURGOGNE.  
Prince, l'unique objet du soin des immortels,  
Souffrez que mon encens parfume vos autels.  
Je vous offre un peu de ces présents de ma muse ;  
Les ans et les travaux ne serviront d'exécuse.  
Mon esprit diminué, au lieu qu'à chaque instant  
La Fontaine était alors âgé de soixante-trois ans.  
\* Luxembourg avait eu vainqueur à Fleurus, à Nervinde, à  
Steinkerke, à Cambray, à Marais, à Marsailles. L'armée royale  
avait pris Mons, Namur, Charleroi. Louis XIV offrit la paix,  
mais à des conditions trop dures, et qui ne furent point accep-  
tées.

On aperçoit le vôtre aller en augmentant :  
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.  
Le héros dont il tient des qualités si belles  
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :  
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire  
Il ne marche à pas de géant  
Dans la carrière de la gloire.  
Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,  
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.  
Cette rapidité fut alors nécessaire ;  
Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire.  
Je m'en tais ; aussi bien les Ris et les Amours  
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.  
De ces sortes de dieux votre cour se compose :  
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout  
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :  
Le Sens et la Raison y régient toute chose.  
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,  
Imprudents et peu circonspects,  
S'abandonnèrent à des charmes  
Qui métamorphosèrent en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,  
Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.

Ils abordèrent un rivage  
Où la fille du dieu du jour,  
Circé, tenait alors sa cour.  
Elle leur fit prendre un breuvage

Délicieux, mais plein d'un funeste poison.  
D'abord ils perdent la raison ;  
Quelques moments après leur corps et leur visage  
Preignent l'air et les traits d'animaux différents :

Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;  
Les uns sous une masse énorme  
Les autres sous une autre forme.  
Il s'en vit de petits, EXEMPLE, UT TAIPA.  
Le seul Ulysse en échappa ;  
Il sut se délier de la liqueur traîtresse,  
Comme il joignait à la sagesse  
La mine d'un héros et le doux entretien,  
Il fit tant que l'enchantement

\* Louis de Bourbon, dauphin, fils de Louis XIV, et père du  
duc de Bourgogne, auquel cette fable est dédiée.  
\* Dans la campagne de 1688, l'armée, commandée par le Dau-  
phin et le maréchal de Duras, s'empara, le 25 octobre au 18  
novembre, de Heidelberg, de Mayence, de Philipsbourg, de  
Manheim, de Spire, de Worms, d'Oppenheim, de Franken-  
dal, et de Trèves.  
\* Ceci nous prouve que cette fable a dû être composée vers la  
fin de l'année 1690. Le Dauphin, ayant avec lui le maréchal de  
Lorges, commandait alors l'armée sur le Rhin. Cette armée,  
après avoir passé le fleuve, eut ordre de se reployer sur la  
France sans avoir vu l'ennemi et trouvé l'occasion de se battre.  
Les faits mémorables de cette campagne se passèrent en Italie  
et dans les Pays-Bas. Le Dauphin quitta l'armée le 30 septem-  
bre 1690, et revint à Fontainebleau, où la cour se trouvait  
alors. Voyez le Journal de Dangeau, t. I, p. 535, 549 et 555.

Prit un autre poison peu différent du sien.  
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :  
Celle-ci déclara sa flamme.  
Ulysse était trop fin pour ne pas profiter  
D'une pareille conjoncture :  
Il obtint qu'on rendrait à ses Grecs leur figure.  
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?  
Allez lui proposer de ce pas à la troupe.  
Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe  
A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :  
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?  
On vous rend déjà la parole.  
Le lion dit, pensant rugir :  
Je n'ai pas la tête si folle ;  
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !  
J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque.  
Je suis roi, deviendrai-je un citadin d'Ithaque !  
Tu me rendras peut-être encore simple soldat :  
Je ne veux point changer d'état.  
Ulysse du lion court à l'ours : Eh ! mon frère,  
Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !  
Ah ! vraiment nous y voilà !  
Reprit l'ours à sa manière :  
Comme me voilà fait, comme doit être un ours.  
Qui t'a dit qu'une femme est plus belle qu'une autre ?  
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?  
Je me rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.  
Te déplais-je ? va-t'en ; suis ta route, et me laisse.  
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;  
Et te dis tout net et tout plat :  
Je ne veux point changer d'état.  
Le prince grec au loup va proposer l'affaire :  
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :  
Camarade, je suis confus  
Qu'une jeune et belle bergère  
Conte aux échos les appétits gloutons  
Qui t'ont fait manger ses montons ;  
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :  
Tu menais une honnête vie  
Quitte ces bois, et redeviens  
Au lieu de loup, homme de bien.

En est-il ? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.  
Tu t'en viens me traiter de hôte carnassière,  
Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas sans moi,  
Mangé ces animaux que plaint tout le village ?  
Si j'étais homme, par ta foi !

L'amour, qui produit le même effet que le poison dont usait  
Circé, puisqu'il fait perdre aussi la raison.  
\* VAR. Dans l'édition originale on lit à ces ; mais je crois  
qu'on doit considérer cette variante comme une faute d'im-  
pression.  
\* Je me rapporte ; locution du temps. C'est ainsi dans les  
éditions originales.  
\* Pour redeviens. L's est retranché par licence poétique, et  
pour la rime. Racine en a usé de même, Phèdre, acte II, sc. IV.

Aimerai-je moins le carnage ?  
Pour un mot quelqu'un vous vous étranglez tous ?  
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?  
Tout bien considéré, je te soutiens en somme  
Que, scélérat pour scélérat,  
Il vaut mieux être un loup qu'un homme :  
Je ne veux point changer d'état.  
Ulysse fit à tous une même sermonce.  
Chacun d'eux fit même réponse :  
Autant le grand que le petit.  
La liberté, les bois, suivre leur appétit.  
C'était leurs délices suprêmes ;  
Tous renoncèrent au loup, des belles actions.  
Ils croyaient s'affranchir suivants leurs passions,  
Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.  
Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet  
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile.  
C'était sans doute un beau projet  
Si ce choix eût été facile.  
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts ;  
Ils ont force pareils en ce bas univers  
Gens à qui j'impose pour peine  
Votre censure et votre haine.

FABLE II.  
Le Chat et les deux Moineaux.  
MONSIEUR LE DUC DE BOURGOGNE.  
Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau  
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau ;  
La cage et le panier avaient mêmes penates ;  
Le chat était souvent agacé par l'oiseau ;  
L'un s'escrimait du bec, l'autre jouait des pattes.  
Ce dernier toutefois épargnait son ami,  
Ne le corrigeant qu'à demi :  
Il se fût fait un grand scrupule  
D'armer de pointes sa terule.  
Le passereau, moins circonspect,

\* VAR. La Fontaine a écrit, ne ponce pour rimer aux yeux  
comme aux oreilles, et par licence poétique.  
\* VAR. C'étaient, dans beaucoup d'éditions modernes, mais  
non pas dans les éditions de Didot et de Montenant, in-folio, ni  
dans celle de Barbou, in-42. Un des commentateurs de notre  
poète a cru qu'ici le verbe au singulier était une faute d'impres-  
sion. La règle, qui veut que le verbe précède de plusieurs sujets  
qui s'y rapportent soit mis au pluriel, n'était pas clairement  
établie du temps de la Fontaine.  
\* Louange, du mot latin laus. Ménage regrettait que ce mot  
eût vieilli, et désirait qu'on le remit en honneur. Il n'a pas  
tenu à notre poète qu'il n'en fût ainsi ; car il s'en est servi plu-  
sieurs fois.  
\* VAR. Circonspect, dans les éditions modernes, et même  
dans les exemplaires réimprimés de l'édition de 1694 ; mais la  
Fontaine, par licence poétique et pour la rime, a eu soin de  
retrancher le t dans l'édition originale.

Lui donnait force coups de bec  
 En sage et discrète personne  
 Maître chat excusait ces jeux :

Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne  
 Aux traits d'un courroux sérieux ;  
 Comme ils se connaissent tous deux des leur bas  
 Une longue habitude en paix les maintient ;  
 Jamais en vrai combat le jeu ne se tourmentait.

Quand un moineau du voisinage  
 S'en vint les visiter, et se fit compagnon  
 Du pétulant Pierrot et du sage Raton,  
 Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;

Et Raton de prendre parti  
 Cet inconnu, dit-il nous la vient donner belle  
 D'insulter ainsi notre ami !  
 Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !  
 Non, de par tous les chats ! Entrant lors au combat,  
 Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,  
 Les moineaux ont un goût exquis et délicat !  
 Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?  
 Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.  
 J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'a  
 Prince, vous les aurez incontinent trouvés. Huse.  
 Cesont des jeux pour vous, et non point pour ma muse :  
 Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

FABLE III.

Du Thésauriseur et du Singe.

Un homme accumulait. On sait que cette erreur  
 Va souvent jusqu'à la fureur.  
 Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles.  
 Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont fri-  
 Pour sûreté de son trésor. [voles.]  
 Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite  
 Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.  
 Là, d'une volupté selon moi fort petite,  
 Et selon lui fort grande, il entassait toujours :  
 Il passait les nuits et les jours  
 A compter, calculer, supputer sans relâche,  
 Calculant, supputant, comptant comme à la tâche ;  
 Car il trouvait toujours du mécompte à son fait.  
 Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,  
 Jetait quelque doublon toujours par la fenêtre  
 Et rendait le compte imparfait.

La cliambre, bien cadenassée,  
 Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.  
 Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée  
 D'en faire un sacrifice au liquide manoir.

\* VAN. Quelques doublons au pluriel dans les éditions modernes, contrairement en cela à celle de 1696.

Quant à moi, lorsque je compare  
 Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,  
 Je ne sais bonnement auxquels donner le prix :  
 Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits ;  
 Les raisons en seraient trop longues à déduire.  
 Un jour donc l'animal, qui ne songait qu'à nuire,  
 Détachait du morceau, tantôt quelque doublon,  
 Un jacobus, un ducaton,  
 Et puis quelque noble à la rose et l'ame à l'ame.  
 Éprouvait son adresse et sa force à jeter  
 Ces morceaux de métal qui se font souhaiter.  
 Par les humains sur toute chose.  
 S'il n'avait entendu son compte à la fin  
 Mettre la clef dans la serrure ;  
 Les ducats auraient tous pris le même chemin  
 Et couru la même aventure ;  
 Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier  
 Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.  
 Dieu veuille préserver maint et maint financier  
 Qui n'en fait pas meilleur usage !

FABLE IV. LE DUC DE BOURGOGNE.

Les deux Chèvres.

Dès que les chèvres ont brouté  
 Certain esprit de liberté  
 Leur fait chercher fortune ; elles vont en voyage  
 Vers les endroits du pâturage  
 Les moins fréquentés des humains :

Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,  
 Un rocher, quelque mont pendant en précipices,  
 C'est où ces dames vont promener leurs caprices  
 Rien ne peut arrêter cet animal grimpaud.

Deux chèvres donc s'émançant,  
 Toutes deux ayant patte blanche,  
 Quittèrent les bas prés, chacune de sa part ;  
 L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard  
 Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.  
 Deux belettes à peine auraient passé de front  
 Sur ce pont ;  
 D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond  
 Devaient faire trembler de peur ces amazones.  
 Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes

\* VAN. Toutes les éditions modernes ont substitué à tort le mot auquel à quelques, que porte l'édition originale.  
 Le ducaton était une monnaie d'argent valant un peu plus d'unécu. Le noble à la rose et le jacobus étaient deux monnaies d'Angleterre, la première équivalait à la guinée, la dernière valant environ un septième de plus. Il existait encore beaucoup de ces monnaies du temps de Louis XIV, et leur valeur comparative était réglée par une ordonnance de 1701. Voyez l'Évaluation et l'usage des espèces d'or et d'argent, fait et arrêté le deuxième de mai 1670. Rouen 1698 de quatre pages.

Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.  
 Je m'imagine voir, avec Louis le Grand  
 Philippe Quatre qui s'avance  
 Dans l'île de la Conférence  
 Ainsi s'avancèrent pas à pas ;  
 Nez à nez, nos aventuriers  
 Qui, toutes deux étant fort fières,  
 Vers le milieu du pont ne se voulurent pas  
 L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire  
 De compter dans leur race ; à ce que dit l'histoire,  
 L'une, certaine chèvre au mérite sans pair  
 Dont Polyphème fit présent à Galatée ;  
 Et l'autre la chèvre Amalthée,  
 Par qui fut nourri Jupiter.  
 Faut de reculer, leur chute fut commune  
 Toutes deux tombèrent dans l'eau  
 Cet accident n'est pas nouveau  
 Dans le chemin de la fortune.

LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avait demandé à M. de la Fontaine une fable qui fût nommée le Chat et la Souris.

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée  
 Destine un temple en mes écrits  
 Comment composerai-je une fable nommée  
 Le chat et la souris ?

Dois-je représenter dans ces vers une belle  
 Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,  
 Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris  
 Comme le chat de la souris ?  
 Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?  
 Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune  
 Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis.  
 Comme le chat fait la souris.  
 Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris  
 Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,  
 Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis

\* C'est l'île des Faisans, formée par la rivière Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, entre Fontarabie et Andaye. C'est là que se tinrent les conférences pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV ; et on donna, par cette raison, à cette île le nom d'île de la Conférence. En 1722 on y fit aussi l'échange de Marie-Anne-Victoire, infante d'Espagne, accordée à Louis XV, et de mademoiselle de Montpensier, accordée au prince des Asturies. Le roi de France avait fait bâtir dans cette île, sur pilotis, un château de bois, peint en dehors, et magnifiquement meublé. Voyez le Journal d'un voyage en Espagne, avec le plan de l'île de la Conférence, 1722, in-12, page 79.

Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue  
 Comme le chat de la souris ?  
 Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris  
 Mon dessein se rencontre ; et si j'en me abuse,  
 Je pourrais tout gâter par de plus longs récits  
 Le jeune prince alors se jouerait de ma muse  
 Comme le chat de la souris.

FABLE V.

Le vieux Chat et la Jeune Souris.

Une jeune souris, de peu d'expérience,  
 Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,  
 Et payant de raisons le Raminagrôis.  
 Laissez-moi vivre, me soursis  
 De ma taille et de ma dépense  
 Est-elle à charge en ce logis ?  
 Affamérais-je, à votre avis,  
 L'hôte et l'hôtesse, et tout leur monde  
 D'un grain de blé je me nourris ;  
 Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre ; attendez quelque temps.  
 Réservez ce repas à messieurs vos enfants.  
 Ainsi parlait au chat la souris attrapée.  
 L'autre lui dit : Tu t'es trompée !  
 Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?  
 Tu gagnerais autant de parler à des sourds.  
 Chat, et vieux, pardonnez-moi cela n'arrive guères.  
 Selon ces lois, descends là-bas,  
 Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,  
 Haranguer les sœurs filandières ;  
 Mes enfants trouveront assez d'autres repas.  
 Il tint parole. Et pour ma fable  
 Voici le sens moral qui peut y convenir :

FABLE VI.

Le Cerf malade.

En pays plein de cerfs, un cerf tomba malade  
 Incontinent maint camarade  
 Accourt à son grabat le soir, le secourir  
 Le consoler du moins ; multitude importune.  
 Eh ! messieurs, laissez-moi mourir ;  
 Permettez qu'en forme commune  
 La Parque m'expédie ; et finissez vos pleurs.  
 Point du tout : les consolateurs  
 De ce triste devoir tout au long s'acquittent,  
 Quand il plut à Dieu s'en allerent  
 Ce ne fut pas sans boire un coup

C'est-à-dire, sans prendre un droit de pâturage. Tout se mit à brouter les bois du voisinage. La pitance du cerf en déchet de beaucoup.

Il ne trouva plus rien à frire ; D'un mal il tomba dans un pire. Et se vit réduit à la fin De jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame Médecins du corps et de l'âme ! O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier, Tout le monde se fait payer.

FABLE VIII.

La Chauve-Souris, le Buisson, et le Canard.

Le buisson, le canard, et la chauve-souris, Voyant tous trois qu'en leur pays Ils faisaient petite fortune, Vont trafiquer au loin et font bourse commune. Ils avaient des comptoirs, des lieutenants, des agents Non moins sages que d'intelligents, Des registres exacts de mise et de recette, Tout allait bien ; quand leur emplette En passant par certains endroits Remplis d'écueils et fort étroits, Et de trajet très-difficile,

Alla tout emballée au fond des magasins Qui du Tartare sont voisins. Notre trio poussa maint regret inutile ; Ou plutôt il n'en poussa point : Le plus petit marchand est savant sur ce point : Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte. Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte Ne put se réparer : le cas fut découvert. Les voila sans crédit, sans argent, sans ressource, Prêts à porter le bonnet vert.

Aucun ne leur ouvrit sa bourse. Et le sort principal, et les gros intérêts, Et les sergents, et les procès, Et le créancier à la porte

Phrase proverbiale, pour dire : il n'eut plus rien à manger. C'est-à-dire, se laisser revêtir du bonnet vert pour éviter la prison. *Bohema* a dit :

Sur quoi Boileau a lui-même fait cette remarque : « Du temps que cette satire fut faite, un débiteur insolvable pouvait sortir de prison en faisant cession, c'est-à-dire, en souffrant qu'on lui mit en pleine rue un bonnet vert sur le front. Cette coutume, si peu conforme à nos mœurs, d'échapper au châtiement par la honte, nous était venue d'Italie dans le seizième siècle. Voyez Pasquier, *Recherches*, liv. IV, ch. X.

Dès devant la pointe du jour N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour Pour contenter cette cohorte. Le buisson accrochait les passants à tous coups. Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous En quel lieu sont les marchandises Que certains gouffres nous ont prises. Le plongeon sous les eaux s'en allait les chercher. L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher Pendant le jour nulle demeure ; Suivi de sergents à toute heure En des trous il s'allait cacher.

Je connais maint débiteur qui n'est ni souris-chauve, Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombe, Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve Par un escalier dérobé.

FABLE VIII.

La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.

La Discorde a toujours régné dans l'univers, Notre monde en fournit mille exemples divers. Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.

Commençons par les éléments : Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments Ils seront appointés contraire.

On disait autrefois débiteur ou detteur, au lieu de débiteur. Un commentateur de notre poète a eu tort d'avancer que ce mot était de l'invention de Rabelais ; jusqu'au commencement du dix-septième siècle on n'en connaissait pas d'autre pour exprimer le mot *debitor* des Latins. Dans Nicot (*Trésor de la langue française*, 1606, in-folio, p. 478), on trouve *debiteur*, et on ne trouve pas *débiteur*, mais ce dernier mot fut, peu de temps après substitué à l'autre, qui se trouva en quelque sorte prosaïque par une décision de Vaugelas. (Voyez *Remarques sur la langue française*, t. I, p. 959, édit. 1687, in-8° au mot *débiteur*.) Ce changement a été une perte pour la langue, puisqu'on n'a plus eu qu'un seul et même mot pour exprimer deux choses différentes, et qui n'ont point de rapport entre elles. On dit *detteur* en Normandie.

Cette fable a depuis été publiée, sur une autre copie, dans les *Ouvrages posthumes de la Fontaine*, p. 225. *Guill. Haudent, trois cent soixante et six Apologues d'Esopé, etc., traduits nouvellement en rythme française*, 1547, in-16, fable LXI ; réimprimés dans Robert, *Fables inédites*, p. CLXXXIX de l'introduction, de la *Querelle des Chiens, des Chats, et des Souris*. Cette fable n'est pas dans *Esopé*, et paraît être de l'invention de Guill. Haudent.

AVAN. Dans les *Ouvrages posthumes*, cette fable commence ainsi : La Discorde, aux yeux de trayers, Reine du monde sub lunaire, Nit de voir que notre univers Est devenu son tributaire. Commençons par les éléments, Vous trouverez qu'à tous moments Ils sont appointés contraire.

FABLE IX.

Le Loup et le Renard.

D'où vient que personne en la vie N'est satisfait de son état ? Tel voudrait bien être soldat A jeûner et mourir de faim.

Certain renard voulut, dit-on, Se faire loup. Eh ! qui peut dire Que pour le métier de mouton Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans Un prince en fable ait mis la chose, Pendant que sous mes cheveux blancs

Je fabrique à force de temps Des vers moins sensés que sa prose. Les traits dans sa fable semés Ne sont en l'ouvrage du poète, Ni tous ni si bien exprimés, Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette, C'est mon talent ; mais je m'attends Que mon héros, dans peu de temps, Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète ; Cependant je lis dans les cieux Que bientôt ses faits glorieux Demanderont plusieurs Homères. Et ce temps-ci n'en produit guères, Laisant à part tous ces mystères, Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout mets J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets : C'est une viande qui me lasse. Tu fais meilleure chère avec moins de hasard : J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart ; Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ; Rends-moi le premier de ma race

Qui fournisse son croc de quel que mouton gras : Tu ne me mettras point au nombre des ingrats ; Je le veux, dit le loup ; il m'est mort un sien frère ; Allons prendre sa peau ; tu t'en revêtiras. Il vint ; et le loup dit : Voici comme il faut faire, Sur quoi Boileau a lui-même fait cette remarque : « Du temps que cette satire fut faite, un débiteur insolvable pouvait sortir de prison en faisant cession, c'est-à-dire, en souffrant qu'on lui mit en pleine rue un bonnet vert sur le front. Cette coutume, si peu conforme à nos mœurs, d'échapper au châtiement par la honte, nous était venue d'Italie dans le seizième siècle. Voyez Pasquier, *Recherches*, liv. IV, ch. X.

Outre ces quatre potentats, Combien d'être de tous états Se font une guerre éternelle ! Autrefois un logis plein de chiens et de chats, Par cent arrêts rendus en forme solennelle, Vit terminer tous leurs débats. Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas, Et menacé du fouet quiconque aurait querelle, Ces animaux vivaient entre eux comme cousins. Cette union si douce, et presque fraternelle, Édifiait tous les voisins. Enfin elle cessa. Quelque plat de potage, Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné, Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené Représenter un tel outrage. J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine. Quoi qu'il en soit, cet altercas

Mit en combustion la salle et la cuisine : Chacun se déclara pour son chat, pour son chien. On fit un règlement dont les chats se plainquirent, Et tout le quartier étourdirent. Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent. Les souris enfin les mangèrent. Autre procès nouveau : Le peuple souriquois En pâtit maint vieux chat, fin, subtil, et narquois, Et d'ailleurs en voulant à toute cette race

Les guetta, les prit, fit main basse. Le maître du logis ne s'en trouva que mieux. J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux Nul animal, nul être, aucune créature, Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature. D'en chercher la raison, ce sont soins superflus. Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus. Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps. Humains, il vous faudrait encore à soixante ans Renvoyer chez les barbaques.

L'eau, l'air, la terre, et le feu, Vieux mot, encore usité au palais : il signifie l'état d'une femme en couche, et il s'appliquait aussi aux animaux. Rabelais a dit : « Les truies, en leur gésine, ne sont honorées que de fleurs d'orangers. » *Pointagruet*, liv. IV, ch. XL. Vieux mot pour altercation. Coste explique ce mot de la manière suivante : « Terme plaisant et burlesque emprunté des Italiens, qui l'ont inventé pour désigner un maître d'école qui, pour se rendre plus vénérable à ses écoliers, porte une longue barbe, *barbam colit*. » Cette explication a été répétée par tous les commentateurs de notre poète. On peut douter qu'elle soit exacte. Le mot *barbaque*, ou aucun autre semblable, ne se trouve point dans le grand dictionnaire de la langue italienne d'Alberti. On trouve dans un opéra intitulé *Carnaval Maserade*, seconde